

Zeitschrift:	Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française
Herausgeber:	Le messager suisse
Band:	- (1999)
Heft:	126
 Artikel:	Pierres précieuses : splendeurs et falsifications
Autor:	Psachin, Olivia
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-847592

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

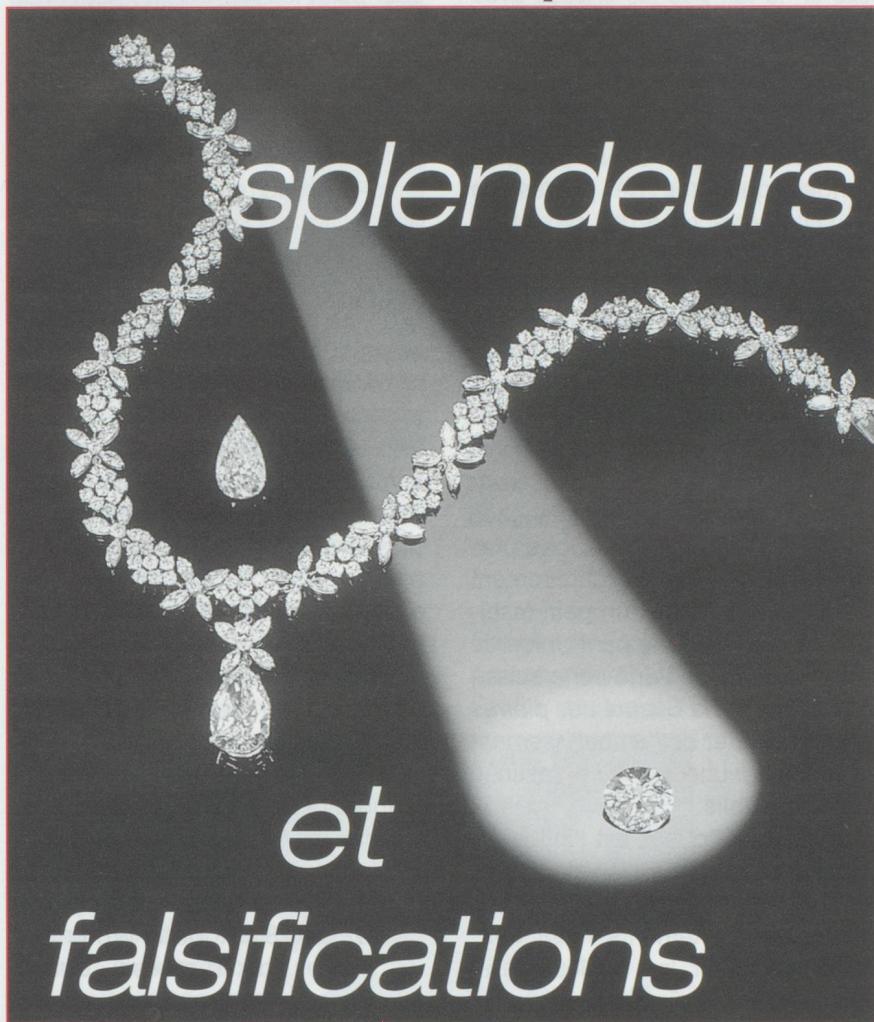
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pierres précieuses :



Symbol du luxe et du raffinement, la joaillerie ne laisse pas de fasciner les hommes qui, depuis l'Antiquité, n'ont eu de cesse de modifier, d'enjoliver ces joyaux de la nature, voire de les créer de toutes pièces. État des lieux du marché et rencontre avec deux joailliers originaux de la place de Genève.

Olivia Psachin

Chaque année, à l'heure des premiers aménagements des vitrines de Noël dans les rues genevoises, brillent, dans les présentoirs des grandes maisons de ventes aux enchères, des objets d'un feu à l'éclat particulier. Mi-novembre est traditionnellement la saison des prestigieuses ventes de bijoux. Sotheby's et Christie's, pour les deux plus connues, rivalisent de magnificence pour leurs ventes d'automne de prestige. Le collier de perles fines de la reine Marie-Antoinette, des collections de bijoux anciens couvrant trois siècles d'art, ou la vente de rarissimes diamants de couleur, etc. Uniquement accessibles à de richissimes collectionneurs, non, en fait pas vraiment, puisque le plus petit prix trouvé dans les catalogues de vente est de 500 francs suisses. On trouve de très jolies pièces à partir d'une évaluation de base de 10 000 francs suisses.

Pourquoi, à Genève, de pareilles ventes de bijoux par des maisons ayant des salles de vente dans de grandes capitales ? Evelyne de Proyart, de chez Christie's, explique bien volontiers que la ville du bout du lac présente de nombreux avantages : une grande sécurité, une position géographique centrale au niveau du continent, un aéroport dans la ville, des hôtels de haut standing... mais surtout, un statut de TVA particulier qui permet à un acheteur non résident d'acheter aux enchères sans payer de TVA, un bijou importé pour la dite vente. Genève est donc ainsi devenue progressivement la place européenne la plus importante pour la vente de bijoux, le prestige de certaines ventes a fait le reste. Difficile de ne pas se rappeler la vente des bijoux de la duchesse de Windsor en 1987 ou celle de la collection von Thurn und Taxis, adjugeant trois diamants de plus de 100 carats pièce : en 1994 le Mouawad Splendour pour 15 950 000 FS, un diamant de 100,36 carats en 1993 pour 17 823 500 FS, et enfin, en 1995, le Star of the Season de 100,10 carats pour 19 858 500 FS.

Ventes de joyaux uniques, que les joailliers de la place n'apprécient pas, les comparant au commerce des marchands du temple. Ambiance feutrée où les achats se règlent immédiatement, ce qui demande de bonnes liquidités, parfois même en cash. Peu accessibles, certes, mais aujourd'hui rare est la femme qui n'a pas un bijou d'or ou d'argent orné d'une pierre précieuse ou d'une pierre fine. Qu'en est-il exactement, que sont exactement ces bijoux proposés par des chaînes de magasins qui entendent « casser » les prix ? Catherine Devincenzi, gemmologue à Lausanne, conférencière et expert auprès des douanes suisses, nous aide à prendre quelques points de repères dans le marché du bijou. Depuis les années 60, grâce à l'augmentation du pouvoir d'achat, le bijou s'est démocratisé et a commencé à suivre la mode. Les grands bijoutiers de la place Vendôme ont commencé à faire des bijoux en série, par exemple la bague trois ►

anneaux créée par Cartier pour Radiquet, ou les petits colliers papillon de Van

Cleef et Arpels, Mora-bito et son diamant pris

dans du plexiglas. La demande de bijoux augmentant, un marché pour les pierres précieuses de qualité moyenne à inférieure s'est ouvert. Les grandes chaînes de magasins commercialisent ainsi des pierres de qualité moyenne à moyenne inférieure sur des montures fabriquées en Chine ou d'autres pays d'Asie, mal serties, par des personnes sous-payées.

Du synthétique au naturel

Face à ce phénomène, l'étude des pierres précieuses est en plein développement. Elle a commencé il y a quatre-vingts ans en Angleterre et s'est professionnalisée grâce à M. Shipley, fondateur du Gemmologic Institute of America. La connaissance des pierres est devenue une nécessité pour les bijoutiers car depuis 1850, des pierres synthétiques sont fabriquées, notamment grâce au procédé Verneuil. Certes, déjà Pline l'Ancien explique la méthode de huilage des émeraudes pour colmater les fissures, et la teinture des agates. Il décrit les lapidaires, les cristaux et autres gemmes.

« L'homme a toujours cherché à améliorer le travail de la nature, ajoute Catherine Devincenti, car celle-ci ne fait pas les choses avec perfection mais avec fantaisie ». L'homme cherche donc à terminer ce que la nature n'a pas fini. Les techniques actuelles permettent, par traitement, d'avoir de plus grandes quantités de pierres de qualité correcte, à des prix abordables. Les améliorations sont généralement décelables, les plus courantes sont le chauffage et l'irradiation qui permettent d'améliorer la couleur ou de faire disparaître des inclusions. Citons par exemple les topazes bleues qui ne sont autres que des topazes blanches irradiées. Aux États-Unis, ces pratiques doivent être obligatoirement indiquées. En Suisse, un petit fascicule vient d'être édité par l'Union de la bijouterie et de l'orfèvrerie suisse sous le titre *De la Beauté des pierres précieuses... et de l'embellissement de certaines*, une brochure destinée au grand public.

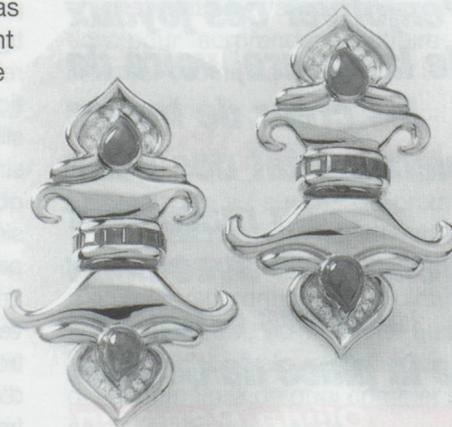
Reste à savoir quelle est l'influence de ces traitements sur la valeur de la pierre convoitée. Sur la famille des quartz, ces traitements n'ont d'influence que sur les couleurs. Par contre, pour les pierres précieuses, il n'en est pas de même. « Les traitements subis par les pierres précieuses devraient être systématiquement notifiés, assène Catherine Devincenti, car autrement on se trouve devant une grenouille qui veut ressembler à un bœuf ».

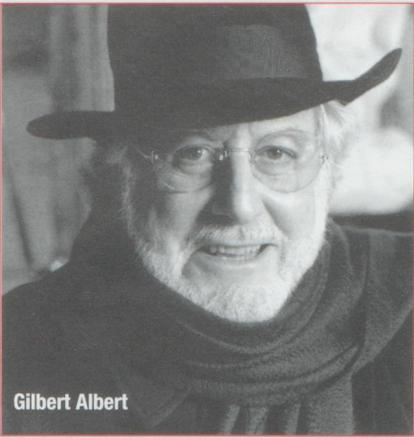
Soyons réalistes, il est devenu presque impossible de trouver un saphir non chauffé, une émeraude non huilée... Certaines pratiques sont acceptables, selon notre gemmologue, car elles ne modifient pas véritablement la pierre et existent depuis que l'homme se pare de pierres précieuses. Par contre doivent être dénoncés le traitement par diffusion (colorisation de la surface de la pierre qui part au premier repolissage), mais aussi le colmatage des fissures par la recristallisation. Les fissures sont colmatées par des matières vitreuses, mises sous vide pour provoquer cette recristallisation. Résultat, un

rubis d'un carat ne se trouve plus contenir que 75 % de rubis. Et Catherine Devincenti d'expliquer à quel point les rounds internationaux au sein du CIBJO sont tendus avec les pays producteurs. Par exemple des traitements sont systématiquement appliqués aux émeraudes en Colombie dès la sortie de la mine. Quant aux pierres synthétiques, une des plus grandes usines de pierres de synthèse est située dans le canton du Valais, utilisant le procédé Verneuil. La production de ces pierres est normalement destinée à l'industrie. Mais Catherine Devincenti ajoute : « depuis que l'on a réussi à synthétiser le diamant, on arrive à tout faire ». Les techniques s'améliorent et les pierres créées sont de plus en plus proches des naturelles allant même jusqu'à reproduire leurs défauts. La distinction entre le synthétique et le naturel devient difficile pour les spécialistes eux-mêmes. Alors reste à savoir, lorsque l'on achète un bijou, ce dont on a envie. Pour Catherine Devincenti, il faut d'abord penser à amortir son capital plaisir. Vous partez dans les pays producteurs, avez envie d'acheter une pierre précieuse sur place, sachez que 80 % de la production de pierres de synthèse, qualité bijouterie, sont vendus aux pays producteurs de pierres précieuses. Certes, on sait que les plus belles émeraudes de Colombie sont vendues sur le marché gris, mais les bonnes affaires sont rares et mieux vaut s'adresser à une enseigne connue.

Catherine Devincenti propose de se tourner vers ce que l'on appelle les pierres fines, moins susceptibles de traitement. La famille des Tourmalines

présen-





Gilbert Albert

te des gammes de couleurs exceptionnelles, dont une gamme de verts, ou des tourmalines bleues, récemment découvertes au Brésil. Les grenats vont du noir au vert (la tsavorite, de la couleur d'une très belle émeraude) en passant par des bruns rouges et roses. Le péridot est également intéressant avec ses nuances de verts, et n'est jamais traité.

Et puis il y a les perles, et leur éternel retour. Depuis les années trente, la culture de la perle est maîtrisée, avec la perle japonaise akoya. Depuis les années 70, est apparue la perle de culture d'eau douce. Culture en pleine amélioration, les couleurs de ces perles sont vives et chatoyantes, mais attention, les perles grises à noires en passant par le vert n'existent que dans les mers du Sud, les autres sont forcément teintées. Ces perles des mers du Sud, par leur taille et leur couleur, sont les plus chères du marché.

Mieux vaut peut-être une pierre fine de très belle qualité qu'une pierre précieuse trafiquée achetée au même prix. Une pierre de bonne qualité, fine ou précieuse, reste toujours un capital facilement revendable, mais le rare est cher. Exigez donc un certificat à partir de l'achat d'un demi-carat de pierres précieuses, car seuls les grands joailliers le fournissent automatiquement.

Pour finir cette promenade au pays des bijoux, revenons à Genève, à la rue du Rhône, ou celle du Marché. Les vitrines des joailliers de la place étincellent de mille feux. Les plus

grands noms se serrent sur les trottoirs. Diamantart rivalise avec Bazanger pour les perles, se succèdent les noms internationalement connus de Bulgari, Ilias Lalaounis, Jahan et ses émeraudes, Adler, Piaget, Chopard, Chatilla, Van Cleef et Arpels, Gubelin, face à Cartier, Mohamad, Roberge, Kerdanian, Audemars Piguet, Bucherer, etc. Parmi ces noms si connus, rencontrons deux créateurs joailliers suisses uniquement présents sur la place helvétique, au style si marqué qu'il est immédiatement reconnaissable : Benoît de Gorski et Gilbert Albert. Deux hommes très différents ayant créé leur propre maison.

Au service de la femme



Benoît de Gorski

Benoît de Gorski est un homme pressé, courant d'un rendez-vous à l'autre, mais avec une fausse nonchalance à l'élegance anglaise. Issu d'une famille prestigieuse, cet aristocrate assène d'entrée que son art et son souci sont de ne jamais oublier que le bijou est au service de la femme et non

le contraire. « Comme chaque femme est unique, ajoute-t-il, chaque pièce doit être unique ». Connus entre autres pour ses turquoises, ce passionné d'art classique est en perpétuelle quête de la beauté des formes antiques. Sur fond de tableaux choisis par les soins du maître des lieux, sont exposées des pièces d'inspiration moghole, des lignes romaines et grecques mettant en valeur des pièces d'or romaines chinées à Zürich.

Inutile d'essayer de partir avec une paire de boucles d'oreilles qui ne seraient pas parfaitement ajustées à vos lobes, le créateur veille sur ses créations, vous reviendrez chercher votre achat dans deux jours, après ajustement. Benoît de Gorski est intarissable lorsqu'il parle de son art

et de sa source d'inspiration classique. Alors le joaillier se confond avec le collectionneur, collectionneur-joaillier ou joaillier-collectionneur, difficile de trancher. Il est en retard, tant pis, le collectionneur a pris le dessus, et il ne peut résister au plaisir de sortir d'un minuscule écrin de velours rouge une délicate statuette grecque en bronze ayant appartenu à Winston Churchill, illustration de la maîtrise des anciens dans l'art des métaux et de la sculpture. N'hésitez pas à pousser la porte de son magasin pour admirer l'exposition de sa collection privée sur le thème « L'Antiquité dans les bijoux », jusqu'au 13 janvier 2000. Gilbert Albert, quant à lui, est installé près de la Place neuve, à une distance raisonnable des autres. Esprit indépendant et provocateur, au parler vert et direct, à la question d'où lui vient son talent, ce fils d'ouvrier répond : « J'étais mauvais à l'école, on m'a donc mis en apprentissage là où il y avait de la place ». Lauréat onze fois du prix de la De Beers pour ses créations avec des diamants, il a salué sa dernière obtention en endiamantant un chasse-mouches. Fondateur malgré lui d'une école, il transforme depuis trente ans toutes sortes de matériaux en bijoux et parures.

Précursor dans l'utilisation des perles de Chine de couleur, il explique qu'il commence par acheter ses matériaux sans savoir ce qu'il va en faire, puis les agence, n'hésitant pas à mêler par exemple pives d'arocaria fossilisé avec des opales de feu et des brillants, ou encore en jouant avec du corail mauve, des perles de Chine, mais aussi des coquillages et des diamants. Perpétuellement en quête de nouveaux matériaux, de nouvelles pierres, de nouvelles couleurs, il s'amuse à faire des colliers éphémères ou à créer des bijoux avec des os de dinosaure... Sa devise : ne pas faire ce que font les autres, quitte à se tromper, parfois. À voir, la galerie au sous-sol du magasin et le musée créé à la mémoire des cabinotiers genevois qui ont fait la tradition genevoise dans le bijou, avec une exposition de photos nommée « Les Traces de leurs mains ». +